

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## J'aime les histoires

Jocelyne Saucier

Number 148, Winter 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68027ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saucier, J. (2012). J'aime les histoires. *Lettres québécoises*, (148), 5–5.

## J'aime les histoires

J'aime les histoires, j'ai toujours aimé, autant en lire qu'en écrire. J'aime le vertige que j'éprouve en plongeant dans un univers qui n'est pas le mien et qui le deviendra, le vertige de l'imaginaire. On lit et on écrit avec son imaginaire, un puits sans fond dans lequel on trouve ce qu'on cherche et ne cherche pas, des données précieuses emmagasinées à notre insu, des informations émotionnelles, intellectuelles, sensorielles et que sais-je encore, logées dans les différentes strates de notre inconscient et qui reviennent à notre conscience avec les mots qu'on lit ou qu'on écrit.

J'écris de la fiction, uniquement, je n'ai pas eu la tentation du récit autobiographique et de l'autofiction. Mon *je* narratif a toujours été un *je* fictionnel. Je n'ai d'ailleurs jamais tenu de journal intime. Il m'est arrivé d'essayer, et d'aussitôt abandonner car je sentais un lecteur derrière mon épaule, j'écrivais faux. Il n'y a que dans le mentir vrai, le roman, que je suis vraie.

Le roman est mon espace de vie, mon espace de liberté, un espace à la fois jouissif et douloureux car il y a l'angoisse, compagne de travail de l'écrivain, et il y a ces moments de grâce où, après avoir erré par des chemins inconnus, j'atteins ce qui m'attendait depuis le début et dont je n'avais qu'une mince lueur pour me guider.

J'aime le roman. D'abord pour le plaisir des mots. J'aime écrire, j'aime le travail des mots, j'aime la prose, j'aime la phrase, j'aime me battre avec une virgule. Je préfère d'ailleurs écrire plutôt qu'avoir écrit.

Et j'aime la plongée dans l'imaginaire. Un vertige extraordinaire. Je plonge avec un petit rien — une image, une phrase, une émotion — derrière lequel je pressens un univers à découvrir. Pas de plan de travail, parfois même pas de personnages, uniquement le sentiment que quelque chose m'attend et qu'il me faut le découvrir. J'avance dans ce vide immense avec une ardente expectative car je sens, au fil des mots, un univers qui se construit. Le travail des mots et le travail de l'imaginaire se font de pair.

Je faisais du roman avant même de savoir lire. Il n'y avait pas de livres chez moi, uniquement ce que nous appelions les journaux de fin de semaine : *La Patrie*, le *Photo Journal*, le *Petit Journal* et même *l'Allô Police*. Nous étions élevés librement et on nous laissait en pâture ces histoires abondamment illustrées de meurtres sanglants (aujourd'hui, on appellerait la DPJ) dont j'ai un souvenir glauque, évidemment, mais rien de traumatisant. Ce n'est pas *l'Allô Police* que je racontais à mes frères et sœurs, mais le supplément illustré de *La Patrie*. J'avais cinq ans, nous étions allongés sur le plancher du salon et je leur inventais des histoires à partir des images du supplément de *La Patrie*, des planches de Philomène ou de Dagwood, ancêtres de la BD d'aujourd'hui. Je suis d'ailleurs encore une fan de BD et de ce qui a suivi, le roman graphique.

J'avais onze ou douze ans quand j'ai lu mon premier roman. Nous habitions alors dans un petit village du Nouveau-Brunswick. L'enseignement se donnait en français à partir de manuels anglais à l'exception de la religion et du français. Il n'y avait pas de bibliothèque dans cette école et, je ne sais pour quelle raison, une religieuse du village a eu l'idée de me prêter un livre. C'était un roman d'un niveau trop élevé pour moi, je n'y ai rien compris. Je ne me souviens ni du titre, ni de l'auteur, ni même vaguement du contenu. Je me souviens uniquement d'avoir lu, relu et encore relu des phrases entières sans rien y comprendre mais avec le sentiment qu'il y avait là quelque chose d'important.



JOCELYNE SAUCIER

Puis nous sommes partis pour l'Abitibi avec la promesse arrachée à mon père que j'irais étudier dans un pensionnat. Et c'est là, au Pensionnat Sainte-Marie d'Amos, que je suis tombée dans la potion magique. Il y avait une bibliothèque dans chaque classe.

Après tant de livres lus, après des siècles et des siècles de littérature, après Flaubert, Shakespeare, Camus, qu'est-ce que c'est que cette lubie de croire qu'il y a encore quelque chose qui n'a pas été dit et qui doit l'être par moi ? Je me le demande toujours. Il faut beaucoup de présomption pour se lancer dans l'écriture littéraire, mais après qu'on s'y est mis, il faut beaucoup d'humilité, car on est alors dans le travail des mots, jour après jour, année après année, et les mots demandent d'être manipulés avec soin pour prendre vie.

N'empêche que, tout au long de ces années, je me suis interrogée sur l'utilité de la chose. Outre le plaisir que j'y prends, pourquoi écrire des histoires ? Il m'a fallu longtemps avant d'être publiée, il me faut des années pour me rendre au bout d'un roman, j'ai eu amplement le temps de me poser la question.

Et puis, il m'est arrivé ceci, il n'y a pas si longtemps.

Tous les matins, pendant des années, j'ai vu passer devant ma porte ma voisine infirmière qui allait aider des femmes à accoucher, aider à sauver des vies, des gens à mourir, tandis que moi, je restais là devant mon ordinateur à me demander si j'allais réussir à faire ma page. Grosse angoisse existentielle. Jusqu'au jour où ma voisine infirmière m'a raconté ceci qui m'a fait comprendre le besoin qu'on a de la fiction. Ma voisine travaillait au département d'oncologie où une dame venait chaque semaine pour son traitement et chaque fois, elle avait avec elle mon dernier roman qu'elle ne lisait qu'à ce moment-là. Mon roman ou n'importe quel autre, l'important était que cette femme en avait fait son viatique pour traverser une période difficile de sa vie.

Je crois que je vais continuer à écrire du roman.